

coste, M. le Dr. Hingston, M. P. B. Mignault, président de l'Union Catholique de Montréal, Son Honneur le Recorder de Montigny, premier zouave canadien, M. McGown, M. le chevalier Gustave Drolet, etc.

A la gauche du président étaient M. le marquis de la Rochefoucault, l'honorable juge Loranger, l'honorable sénateur Trudel, M. le colonel Ouimet, M. P., l'honorable Louis Beaubien, M. P. P., M. Sévère Rivard, chevalier de Pie IX etc.

Après le dîner, le président se leva et porta un toast en l'honneur du Pape. Cette santé fut buc avec le plus grand enthousiasme.

On entonna l'Hymne à Pie IX, que les zouaves, en grande tenue, chantèrent en chœur.

Vint ensuite le toast à la Reine, suivi du chant national anglais *God save the Queen*.

Son Honneur le maire Beaudry, chargé de porter la santé du clergé, fit un historique des bienfaits de tous genres que le clergé avait prodigués au peuple canadien, depuis la cession du Canada à l'Angleterre.

M. l'abbé James Lonergan, en réponse au toast porté par M. Beaudry, expliqua sa présence à cette fête, raconta les progrès que le clergé avait fait faire à l'éducation, et présenta les hommages du clergé canadien au brave des braves, au vaillant chrétien, qui, au prix de son sang et au péril de sa vie, avait défendu les droits méconnus de la papauté.

M. de Montigny, porta ensuite dans les termes suivants la santé du général baron de Charette :

*Monsieur le Président,*

Messieurs,

Ma qualité de premier zouave pontifical canadien me vaut l'honneur de vous proposer de boire à la santé du héros de cette fête.

J'ai voulu confier au papier ce que j'ai à dire en portant ce toast, parce que j'ai craint les élans d'un cœur de soldat au souvenir des actions héroïques, qui justifient l'admiration que nous avons pour mon commandant, à moi, pour le lieutenant-colonel de la plupart de mes camarades et pour le Général de ceux qui ont ceint l'épée pour les combats de la France, leur patrie et la nôtre.

J'ai voulu d'ailleurs consigner ces paroles dans les archives du régiment, afin qu'il soit constaté que l'élite de la société canadienne ici présente, applaudit à l'enthousiasme des zouaves, et que ces applaudissements sont l'écho du cri d'un million de poitrines, qui palpitent au récit des faits récents, bien propres certes, à relever le courage et à faire luire l'espérance.

L'objet de nos hommages ne serait-il qu'un citoyen illustre du pays de nos ancêtres, descendant d'une famille de héros, que c'en serait assez pour enthousiasmer des gens de cœur qui savent s'incliner devant le courage.

Pour nous, nous admirons à travers les glorieuses pages de l'histoire de la Vendée cette grande figure de ce lieutenant de marine, devenu chef de valeureux paysans, luttant héroïquement pour leur Roi. Nous admirons cet intrépide combattant du camp retranché de St. Christophe et nous découvrons nos fronts au souvenir du martyr de Nantes. Et pourquoi ? Parce qu'il est un des glorieux rejetons de cette grande noblesse française, qui a présidé aux destinées de la France, et qui a donné au monde le plus éloquent exemple de dévouement et de fidélité ; parce qu'il était de cette race d'hommes qui marchent sur le chemin de l'honneur, et qui savent mourir pour une cause juste ; et, parce que, surtout, il a donné à l'armée de la religion et du droit, dans la personne de son petit neveu, une des plus vaillantes épées.

Notre hôte est de plus général des armées de la France, ayant conquis son titre sur le champ de bataille, au milieu du carnage, et au bruit terrible de ces canons qui faisaient tressaillir nos cœurs de tant d'émotions, et général distingué entre tant de valeureux défenseurs du sol envahi ! Et, certes, quand on connaît ces géants de guerre qui ont arrosé la plaine de leur sang ;

quand on sait ce qu'il faut de valeur pour gagner le haut grade conféré à M. de Charette, on a le droit, nous surtout, enfants de la France mutilée, de nous arrêter pour saluer tant de sublime courage, et de nous enorgueillir de sa présence parmi nous.

Mais, Messieurs, ces titres, si glorieux qu'ils soient, expliqueraient-ils ce mouvement spontané de toute une population que les affaires ont rendue si positive, et qui s'est émue à la nouvelle que ce soldat fameux débarquait sur les bords du St-Laurent ? Expliqueraient-ils ces invitations nombreuses qui nous sont arrivées de toutes parts, réclamant l'avantage de le voir ? Justifieraient-ils, Messieurs, la présence ici d'hommes sérieux qui ne s'enthousiasment que pour les grands hommes ou les grandes choses ? Non. Et si vos cœurs à tous battent à l'unisson avec ceux qui l'ont suivi dans les camps, c'est qu'il est p'us que noble seigneur et général français, c'est qu'il représente un principe, une cause : la cause du droit et de la justice ; c'est qu'il est le chef désigné d'une armée qui ne combat que pour le maintien de l'ordre, le triomphe du Christ et la gloire de la Patrie.

Sa conduite, Messieurs, justifie ce choix. Certes, quand un homme offre son bras pendant trente ans au soutien d'une cause ; quand il présente, en toute occasion, sa poitrine aux coups de l'ennemi ; quand il marche, visière levée, devant les balles et les boulets, il a le droit d'être aimé des hommes de cœur et d'en être le chef.

Il avait servi avec distinction dans l'armée de la catholique Autriche quand il devint commandant sous le général pontifical qui disait : " Nous n'oublierons pas qu'à certains jours officiers et soldats ne doivent ni compter l'ennemi, ni ménager leur vie, pour sauver l'honneur outragé du gouvernement qu'ils servent." Charette l'a fidèlement suivi ce programme du valeureux Lamoricière : il était de cette impétueuse attaque qui terrifia les Piémontais à Caltelfidardo. Ce fut là qu'en avant de deux cent cinquante zouaves il tint tête pendant trois heures à toute une division piémontaise ; ce fut là qu'il lutta corps à corps avec le brave capitaine piémontais, Trombini, qu'il blessa, désarma et fit prisonnier ; ce fut pendant cet admirable élan qu'il reçut deux blessures et qu'il voulut rester ensanglanté sur le terrain jonché des cadavres des deux tiers de son bataillon. Il combattait à Nérola où, comme à l'ordinaire, il se tenait au milieu des balles qui tuèrent son cheval sous lui. Il se battait à Mentana lorsqu'il s'avança dans le feu des Garibaldiens déployés dans un vaste champ parsemé d'arbres, derrière lesquels ils s'abritaient. Voyant ses zouaves, bien inférieurs en nombre, qui hésitaient pour la première fois à se montrer à découvert, il ne compte pas le nombre ; il fait mettre sacs à terre, commande l'attaque à l'arme blanche, et du bout de son épée nue, montrant l'ennemi il s'écrie : " En avant, mes zouaves, à la baïonnette. Si vous ne venez pas, j'irai tout seul. "

En un instant, les Garibaldiens furent atteints, culbutés, rejetés et poursuivis sans pouvoir se rallier, de colline en colline, de buisson en buisson, de maison en maison. Ce fut près de la Vigna Santucci qu'eut lieu cette résistance désespérée où Charette tombait avec son cheval frappé sous lui, de trois balles, et que se relevant tranquillement, il continua à donner des ordres avec un inaltérable sang froid.

Vous étiez là, vous, LaRocque, et les blessures que vous y avez reçues, en récompense de vos services et des sacrifices que vos parents avaient faits pour la cause sainte, vous donnent le droit de témoigner, de votre parole de chevalier, de la valeur de notre colonel.

Ce n'est pas tout d'être impétueux et vaillant, il faut être prudent, énergique et persévérant. La retraite de Viterbe à Civitta Vecchia a dévoilé chez M. de Charette toutes ces qualités.

Il faut entendre raconter cette retraite par ceux qui faisaient partie de ces neuf cents hommes passant à travers quinze mille piémontais qui s'étaient déjà vantés de tenir le héros de Mentana !